FRANÇOIS LALLIER
Paysages et pierre noire

Le regard seul

Surface aussi fragile qu'un écran de brume qui se déchire au soleil (une froide matinée, presque à midi). Un rideau s'écarte. À nouveau le regard est empli, se creuse, où se produit la lumière nouvelle, plus aiguë, plus précise. Objet et regard simultanément naissent, bien qu'à vrai dire l'objet préexiste au regard, tout autrement qu'une image.

Et quand la brume s'écarte, et qu'il devient visible, c'est surtout qu'objet et regard se trouvent au même endroit, au même moment, commencent à devenir inséparables.

Pas autre chose encore qu'un fragment plus brillant de cette brume une poussière d'éclats, visions, bruits, odeurs même – tendue sur le châssis toujours rigide des prévisions et des souvenirs (ceux-là à peine plus certains, et dépendant des premières autant qu'elles s'ancrent en eux à quelque point d'attache déjà trop ancien)
mais prenant une netteté, une densité, une précision même qui creuse le regard comme pour y faire place à l'objet, en même temps qu'une nouvelle lumière croît à mesure qu'il devient mieux visible.

Contour comme d'une surface pleine formant la ligne qui sépare les sensations venues du dehors, et d'autres, du plus profond d'une intériorité que manifesteront des mouvements. L'objet a toujours cette dualité, cette symétrie. En lui l'invisible traversant le cœur comme un regard.

Humides yeux très brillants dont la teinte variable de l'iris obéit à la lumière, mais dont la pupille dirige impérieusement

son noir profond vers ce qu'on ne voit pas (très loin, très en arrière), vos paupières seraient une bouche, si elles n'étaient habitées quand elles s'ouvrent de feux qui restent fixes. Absorbant avec avidité les menus détails du corps lumineux, sa texture, sa couleur, vous nuancez crûment le sourire sur des lèvres qui n'aspirent pas encore à être remplies.

Vous aimez que vous remplace quand vous devenez invisibles, l'incertitude d'une obscurité sonore, l'imprévisible contact qui d'un coup reconstruit l'espace. Lorsque vous vous ouvrez, durcis par la lumière, vous reflétez au centre noir qu'entoure votre couleur claire ou sombre l'énigme que vous avez éveillée en vous.

Pierre noire

Bassin de ténèbres, miroir de nuit
La ligne rouge qui te borde a forme d'un visage
D'abîme qui se dresse et s'enfonce en sa propre surface
Trace de l'invisible regard perdu
Qu'une forme cerne comme la source
D'apparaître et de disparaître

Sans fin en toi tu recules dans le rien
Cerné du trait rouge vertical pour la seule profondeur
De ta présence noire
Comme l'orée d'un autre corps qui se renverse

(Puits de surgissement
Montagne renversée dont le sommet serait à la plus grande
profondeur
Et la base ce trait dessiné à l'entour comme l'horizon du regard,
Œil qui s'ouvre, se ferme, fait naître, abonde en nuit)

Pierre de nuit à même le non-regard ouvert parmi les choses
Comme le don de la plus sombre perte
Où la plus pure forme
Se meut en respiration et amoureuse prise
Lourde, libre, brisante, purifiée de son pouvoir,

Montrant ce que l'œil ne voit pas.
Ainsi es-tu miroir
Image sans image, et mesure du vrai visage,
Et des espaces, et des retournements.

Pierre toute du dehors,
Qui tourne autour de toi
En lui accroît l'intérieur.

Plus dense se fait la nuit au-delà du souffle
Et la ligne de vie sans retour
Cette orbe grandissante où l'unique son
Lève les mondes et se change en lumière,
Plus bas que le plus bas, plus haut que le plus haut,
Inaccessible au nombre.

Porte noire ouverte au dehors et qui soutient le feu d'une autre vie,
Chair intérieure, creuset,
Où consumant la nourriture de l'image
Fermement l'être à l'autre tient parole.

Aux sources du temps

« Nulle frontière ne pourra me retenir,
Je remonte avec toi aux sources du temps
Sur la voie de la perfection par le regard,
Saisissement du paysage, disparition mais qui rayonne,

Astre secret de la blancheur qui se lève
Et se retirant comme une eau fait naître la couleur
En haillons, brumes, traits, les gestes
De la délivrance qui gagne la terre,

Comme acccomplie déjà, et pays et visage.
Traces, comme les mots, qui gardent
Éternellement le retrait de la lumière
Son lieu, son corps, sa venue, sa voix. »

En mémoire

Suspendu au commencement
Anéanti dans ce qui naît
Interrompant ce qui n'a pas lieu
Semblable à cette neige de fin d'hiver,
Précieuse irréalité sans mort et sans langage,
Ornement de peu de poids,
Horizon sans lieu de tout lieu,
Et la mort ce retour au sans-langage

Ses lèvres toute rive, et paroles déjà écrites,
Comme sous la neige la branche noire morte encore,
Région du feu des mots à venir dans ce froid et dans ce silence,
Avec la portée du commencement. Vers lui
Chemin qu'il ouvre, de lui
Imminente mémoire en cette absence,
Et toute harmonie quand il approche de cette fin,
Agrégat de gestes, cristal de joie,
Âpre marche dans l'orbe sans base ni sommet,
Ligne des voix fondues
Par la perte, qui est apparition
Tourbillonnante de la matière du temps, dont la saveur
Point comme une joie là même où elle s'efface,
Allant à la répétition, la reprise,
L'interruption où elle s'inaugure encore,
Ayant dépensé le trésor du temps.

Alors toutes les visions de celle qui fut
Visible vivante en l'œil universel
Se rassemblent et tournent dans le souffle des voûtes claires,
Mémoire de personne
Feuilles d'un livre, qui est
L'aile de l'Ange des couleurs sur la paroi de son silence,
Et pas même le nom absent
Qui de toujours fut prononcé dans ce silence.

Retournement,
L'envers de notre vie,

Son recommencement, à une source.
S'est desserrée l'étroitesse du temps
Qui réclamait tous les corps dans le corps du seul nom
Imprononçable, qui n'est pas,
Hors ce rassemblement quand le partage de
La nourriture de l'amour
A quitté la région de l'absence,
Pour à la fin entrer avec nous sur la seule face de la vie.

Le plus ancien souvenir

Aube d'un jour d'automne revenu
Comme le plus ancien souvenir,
Ciel de lait nocturne encore
Où se lève le fantôme des jours futurs
Avec tous les autres disparus,

Combien elle grandit par le premier dessin de lettres
Où se recueille et se sauve le sang,
Phrase qui porte en s'inscrivant
L'unique blancheur éternelle répétée
Dont elle masque étant toujours neuve
L'apparition de source morte du premier amour –

Mais la voix qui nous sauve du langage,
S'élevant avec lui fait refluer la blancheur
Plus loin que l'origine, là où toute naissance ouvre un regard.
L'arbre étrange du paysage s'offre à l'étreinte
Où de nouveau commencent le corps et la vision,
L'odeur du temps et du lieu inconnus.

Autre montagne

En amont, à la source du paysage
Au miroir du rien dans l'indistinction du lieu,
La verticalité, l'extrême soi
Et la nuit si profonde sous le paysage clair
Qu'on ne voit, même la nuit,
Que sa lumière.

Centre où se dirigent,
Au hasard, toutes les flèches,
Atomes du pays
Cris d'oiseaux
Silence du torrent:
Là où les flèches se rassemblent, le regard.

Contours à l'infini, masses de couleurs
Distance de la pierre dans le ciel,
Et l'air qui la baigne de sa transparence
Au lieu où se tient le regard
Dans le vent de la mémoire qui fait retour.

Les lourds plumets penchés en cercle sur la pierraille
Ont pris leur courbure de celle du temps,
L'orage provisoire n'interrompt pas
La permanence du regard dans le vent
Les grandes roches de couleur pure
Leur bruissement de folioles sèches.

Simulacres déjà,
Que dénombrer les faces du miroir,
Suivre les relations inverses les contours,
Antagonistes ou harmoniques;
Mais rien de la lumière
Qui baigne soudain la croupe et la cime
Sous la nuée gris-rose.

Plus tard je vous suivrai, méandres de la couleur,
Anfractuosités de l'ombre et ressauts éclatants de lumière,
Plan après plan,
De l'eau souterraine à l'azur des arbres
De l'herbe à l'extrême roche dans le ciel.

Déplier l'image c'est aussi réserver sans fin
Le geste d'ombre ou de lumière qui la délaisse
(Comme une parole déborde soudain de son infini le bruit ou le silence)

Mon émeraude, ma grisaille de poussière verdoyante à flanc de pierre
Que porte, qui le dissimule,
L'arrachement multiplié des rameaux noirs.

Le paysage bientôt efface l'homme.
Partout où se déclare l'égal de cette lumière.

François Lallier